

Etudes cambodgiennes

Georges Cœdès

Citer ce document / Cite this document :

Cœdès Georges. Etudes cambodgiennes. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 11, 1911. pp. 391-406;

doi : <https://doi.org/10.3406/befeo.1911.2696>

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1911_num_11_1_2696

Fichier pdf généré le 07/02/2019

ÉTUDES CAMBODGIENNES.

Par GEORGE Cœdès,

Pensionnaire de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

I. — LA LÉGENDE DE LA NĀGĪ.

Les *Annales cambodgiennes* font remonter leur première dynastie au mariage d'une Nāgī avec un prince indien. M. FINOT ⁽¹⁾ qui a étudié récemment cette tradition, a montré qu'elle était très ancienne au Cambodge et figurait déjà dans les textes chinois relatifs au Fou-nan. Il est possible de remonter plus haut encore et de retrouver jusque dans l'Inde propre des traces certaines de cette légende.

On ne connaît que deux inscriptions indiennes y faisant allusion : elles datent des environs du IX^e siècle et émanent toutes deux de la cour des Gaṅga-Pallavas.

La première est une charte de Skandaçīṣya ⁽²⁾. Elle débute par la généalogie mythique des Pallavas : Viṣṇu — Brahmā — Aṅgiras — Bṛhaspati — Çamyu — Bharadvāja — Droṇa — Aṣvatthāman. Ce dernier épouse une Nāgī et lui donne un fils nommé Skandaçīṣya, ancêtre légendaire du Skandaçīṣya qui octroie la charte :

|| Aṣvatthāmāsyā tantur bhavati khalu purā vikramanyakkṛtārīr jāto
Dvijihvāṅganāputrāhvahṛtiyatajagatām (?) Skandaçīṣyādhirājā ||

« (Droṇa) eut pour fils Aṣvatthāman, qui eut d'une femme-serpent (*dvijihvāṅganā*) un fils dont la valeur terrassait les ennemis : ce fut le roi Skandaçīṣya. »

Le second document, encore inédit, vient d'être signalé par M. VENKAYYA ⁽³⁾. C'est une charte de Nandivarman III, provenant du district de North-Arcot, division d'Arkonam. Après les ancêtres mythiques des Pallavas, elle nomme Aṣokavarman, puis Vīrakūrcha qui épouse une Nāgī et obtient d'elle les insignes de la royauté, enfin Skandaçīṣya, Kumāraṣṇu et les prédécesseurs immédiats du roi régnant.

(1) *Sur quelques traditions indochinoises*, Bull. Comm. archéol. de l'Indochine, 1911, p. 32 sqq.

(2) N° 644 de KIELHORN, *Inscriptions of Southern India* (Ep. Ind., VII, Appendix). Cf. HULTZSCH, *Rāyakāṭa plates of Skandaçīṣya* (E. I., V, p. 49).

(3) *JRAS*, 1911, p. 521.

En dehors de l'épigraphie, la légende est rapportée dans un certain nombre d'ouvrages tamouls relatifs à l'histoire des Cōlas.

D'après le *Maṇimēgalai* (xxiv, 30-64) ⁽¹⁾, un roi de cette dynastie, nommé Killi, épousa la Nāgī Pilivaḷai, fille du roi des Nāgas Vaḷaivaṇan, et lui donna un fils, qui devint plus tard un Toṇḍaimān, c'est-à-dire un Pallava de Kāñcī.

Les poèmes nommés *Vikkirama-ṣōjan'-ulā* ⁽²⁾ et *Kaliṅgattuparaṇi* ⁽³⁾ parlent du Cōla « qui s'aventura seul dans une caverne, et séduisit la fille du roi des Nāgas. »

Enfin, le *Perumbānāt't'uppaḍai* ⁽⁴⁾ raconte aussi l'histoire du Cōla qui entra dans le monde des Nāgas par une caverne, s'y maria avec une princesse, et eut d'elle un fils nommé Iḷandiraiyan, qui devint un Toṇḍaimān.

On voit immédiatement en quoi cette tradition littéraire diffère de la tradition épigraphique : les poèmes tamouls donnent pour époux à la Nāgī un souverain de la dynastie des Cōlas, tandis que les inscriptions la marient à un ancêtre direct des Pallavas. Mais les textes s'accordent à dire que l'enfant né de cette union fut un Pallava de Kāñcī ; et si la difficulté que l'on éprouve à dater les poèmes tamouls anciens, jointe à la rareté des témoignages tirés des inscriptions, empêche d'assurer que la légende s'est constituée à la cour des Pallavas plutôt qu'à celle des Cōlas, on est pourtant en droit d'affirmer qu'elle est étroitement liée à l'origine mythique des Pallavas.

Le parallélisme entre la version indienne et la version cambodgienne est frappant. De même qu'au Cambodge la Nāgī Somā est réellement la fondatrice d'une race nouvelle et lui donne, en qualité de *vaṃṣakarī*, son nom de *Soma-vaṃṣa*, de même la Nāgī indienne remet, suivant la charte de Nandivarman III, les insignes de la royauté à Vīrakūrcha, et fonde, selon les textes tamouls, une nouvelle dynastie, celle des Toṇḍaimān ou Pallavas.

Les deux versions ont un autre point commun : c'est le nom du brahmane Aṣvatthāman, un des ancêtres légendaires des Pallavas. On a vu que, d'après la charte de Skandaṣya, c'est Aṣvatthāman qui épouse la Nāgī. Dans la tradition khmère, reproduite par une inscription de Mī-sōn ⁽⁵⁾, c'est Kaundinya ; mais Aṣvatthāman joue néanmoins un rôle capital en remettant à celui-ci l'arme

(1) Traduit par VINSON, *Légendes bouddhistes et djaïnas*, Paris, 1900, in-8°. — Cf. Arch. Surv. of India, Ann. Rep. 1906-07, p. 220.

(2) *Ind. Antiq.*, t. XXII, 148.

(3) *Ibid.*, t. XIX, p. 341.

(4) Cf. HULTZSCH, *S. I. I.*, vol. II, part 3, p. 377, n. 5. — Il serait précieux de pouvoir dater le premier texte où paraît cette légende de la Nāgī. D'après M. KRISHNASWAMI AIYANGAR (*Celebrities in Tamil Literature*, I. A., t. XXXVII, p. 227), le *Maṇimēgalai* remonterait au II^e siècle de l'ère chrétienne. Même en admettant une antiquité beaucoup moins considérable, il est probable que la légende était constituée à l'époque de l'indousation du Fou-nan.

(5) *BEFEO*, t. IV, p. 919.

merveilleuse qui devait marquer, par sa chute, l'emplacement de la capitale du nouveau royaume indien, ou, suivant les textes chinois, imposer aux aborigènes du Fou-nan la suprématie de l'envahisseur.

De quelque façon que nous l'envisagions, la légende cambodgienne nous ramène à la cour des Pallavas. Le fait est d'autant plus digne d'attention que cette légende est attachée en Indochine au nom de Kauṇḍinya, qu'on appelle volontiers « l'indouisateur du Cambodge ».

II. — UNE INSCRIPTION DU SIXIÈME SIÈCLE ÇAKA.

Le Mahābhārata est certainement un des premiers textes que les immigrants indiens aient apportés en Indochine. Il n'est guère de *praçastī* qui ne révèle chez les pandits officiels une connaissance parfaite du poème. Mais les témoignages directs, attestant l'existence au Cambodge de manuscrits du Mahābhārata, sont extrêmement rares. Je n'en connais qu'un, fourni par l'inscription de Vāl Kantel ⁽¹⁾ : dans le courant du VI^e siècle çaka, le brahmane Somaçarman, beau-frère de Bhavavarman I, offre au dieu Tribhuvaneçvara un Rāmāyaṇa, un Purāṇa et un Bhārata complet dont il institue la récitation journalière. — Voici un autre document de la même époque, qui intéresse au même titre la grande épopée indienne.

C'est une inscription de six lignes (trois *çlokas*) gravée sur le piédroit méridional d'un édifice faisant partie d'un groupe de ruines connu sous le nom de Pràsāt Prāḥ Thāt (Thbéñ Khmüm) ⁽²⁾. La pierre est en mauvais état, et l'unique estampage dont je dispose (Ecole, n° 106) est médiocre ; j'y lis ceci :

- (1) — — — *dra(?)çaraiç çake dine — — caturddaçe*
- (2) — — — — *sthitaye* ⁽³⁾ *dattaṃ sambhavapustakam*
- (3) *bhavajñānena nihitaṃ vyāsasatranivandhanaṃ*
- (4) *yo nāçayati durvuddhiḥ niraye sa ciraṃ vaset*
- (5) *santānam eva vañcan yaḥ vyāsasatravināçakṛt*
- (6) *yāvat sūryyaç ca candraç ca sa vaset narakeṣu vai*

I. « En çaka (marqué par) les (cinq) flèches..., le quatorzième jour..., un manuscrit du Sambhava a été donné.

⁽¹⁾ ISCC, n° IV, p. 30.

⁽²⁾ LAJONQUIÈRE, *Inventaire*, I, p. 157. — L'inscription de l'autre piédroit (Ecole, n° 105) relate la fondation d'un liṅga en 577 çaka.

⁽³⁾ Ces trois lacunes correspondent évidemment à l'indication de la quinzaine (claire ou obscure) du mois, et des deux derniers chiffres de l'année. Mais ce qu'il reste des caractères est insuffisant pour permettre de rétablir le texte. Vu sa place, l'inscription qui nous occupe doit être antérieure à celle de 577 çaka.

- II. « Que l'insensé qui détruira ce volume ⁽¹⁾ du Vyāśasatra déposé par celui qui possède la connaissance de l'Être ⁽²⁾, demeure longtemps dans l'Enfer.
III. « Que celui qui détruira le Vyāśasatra — ⁽³⁾ demeure dans les Enfers aussi longtemps que le soleil et la lune (éclaireront le monde). »

La lecture *Vyāśasatra* qui revient deux fois, à deux lignes de distance, est sûre. Il faut donc admettre que dès le VI^e siècle çaka le mot *satra* (khmèr moderne ស្រាត្រា *satrà*, ou ស្រាត្រា *sàtrà*) était employé dans le sens de « écrit, livre, ouvrage ». C'est un de ces mots indiens, j'ose à peine dire sanskrits, que les lexiques ignorent et qui ont eu en Indochine une fortune imprévue. Qu'était-ce donc que ce *satra* de Vyāsa ? Tant d'ouvrages sont attribués au grand diascévaste qu'on pourrait à bon droit rester embarrassé. Mais du moment qu'il s'agit d'un manuscrit du Sambhava (*Sambhavapustakam*), l'hésitation n'est plus permise : le livre offert au temple était une copie du Sambhavaparvan, qui forme la septième section du premier chant du Mahābhārata et constitue, à l'intérieur de la grande épopée, une manière de petit Purāṇa.

L'imprécation finale : *yāvat sūryaḥ ca candraḥ ca sa vaset narakeṣu vai*, mérite, elle aussi, de retenir l'attention. C'est la formule la plus populaire au Cambodge. On la retrouve sous une forme légèrement différente à la fin des stèles digraphiques ⁽⁴⁾ et des inscriptions de Čorñ Añ ⁽⁵⁾ et de Thvār Kdēi ⁽⁶⁾. Elle est surtout fréquente dans les inscriptions en langue vulgaire où elle apparaît généralement sous la forme : *leñ. . . dau ta naraka tarāp candrāditya mān ley*, « qu'ils aillent aux Enfers aussi longtemps que dureront le soleil et la lune » ⁽⁷⁾.

La promesse des enfers aux voleurs et aux sacrilèges est tout à fait banale, et il n'est guère d'imprécation où elle ne figure. Mais la manière dont celle-ci

(1) *Nibandhanam* signifie proprement « lien ». C'est exactement le sens du khmèr ខ្សែ *khsè*, et l'expression *satranibandhanam* correspond mot pour mot à

ស្រាត្រា ១ ខ្សែ *sàtrà 1 khsè*, « 1 volume ».

(2) *Bhavajñāna* est peut-être un nom propre, le nom du donateur.

(3) Le texte de ce *pāda*, assez indistinct, paraît de plus corrompu. Il y a de toute façon un *sandhi* incorrect : *yaḥ* pour *yo*. Quant à *vañcan*, qui peut être le participe présent de *vañc*, « se glisser vers, atteindre (dans de mauvaises intentions) », sa lecture n'est rien moins que sûre.

(4) *ISCC*, p. 368.

(5) *Inventaire*, Cambodgien 99 Nord.

(6) *Ibid.*, 165 Sud.

(7) Cf. AYMONTIER, *Camdodge*, t. I, p. 307 ; t. II, p. 216, 223, 237, 307 ; t. III, p. 141.

exprime la durée des supplices la sépare nettement des formules similaires; elle lui constitue une originalité au même titre que les *ṣaṣṭimvarṣasahasrāṇi*, les soixante mille années de bonheur céleste promises par le célèbre vers de Vyāsa.

M. Sylvain LÉVI ⁽¹⁾ a signalé incidemment l'intérêt de ces phrases traditionnelles qui paraissent propres à chaque chancellerie et permettent souvent de constituer des groupements dynastiques. « Mais, fait-il remarquer, l'épigraphie de l'Indochine ignore l'usage des stances consacrées. La plupart des chartes de donation en contiennent bien l'équivalent, mais sous une forme qui change de document à document. Chaque poète de bureau tourne à sa manière les recommandations et les imprécations régulières. On est tenté de penser que dans l'Inde ces stances consacrées prenaient un caractère sacré reconnu de tous, et assuraient réellement, par une évocation salutaire, le respect de la donation, tandis qu'en Indochine, où le sanscrit était une langue étrangère, profondément séparée des idiomes courants, ni les stances, ni les noms qui les couvraient n'avaient d'utilité pratique. » La fréquence, dans l'épigraphie cambodgienne, de la formule citée tout à l'heure semble, à première vue, contredire cette opinion. On remarquera toutefois que cette formule est employée beaucoup moins souvent dans les inscriptions sanskrites que dans les inscriptions en langue vulgaire : c'était vraisemblablement une expression populaire, intelligible à tous, aussi efficace au Cambodge que pouvaient l'être dans l'Inde les citations de Manu ou de Vyāsa.

Il serait précieux d'en retrouver l'origine dans l'Inde. On n'y a pas encore rencontré d'imprécations conçues dans les mêmes termes. L'expression *candraditya*, « (aussi longtemps que) la lune et le soleil », existe bien dans l'épigraphie de l'Inde du Sud, mais elle s'applique exclusivement à la durée de certaines fondations ou d'exemptions d'impôt. Les exemples les plus anciens en sont fournis par la chancellerie des Gaṅga-Pallavas ⁽²⁾ et par celle des Cōḷas ⁽³⁾, qui l'emploient régulièrement dans les chartes en langue tamoule. Mais l'usage particulier qu'elles font de ce cliché et l'époque assez tardive à laquelle il apparaît pour la première fois, n'autorisent malheureusement pas à y voir la trace d'une influence positive.

(1) *Le Népal*, t. III, p. 122 sqq.

(2) KIELHORN, *Inscr. of Southern India*, n° 649, ligne 42.

(3) *Ibid.*, n°s 680, l. 9; 684 (82), l. 8; 692, l. 9; 697, l. 17; 699, l. 7; 701, l. 5; 716 (6), (62) l. 2, (69) l. 9; 723, l. 5; 729, l. 27; 732 (54), l. 3; 733 (68), l. 25; 773, l. 8; 787, l. 22; 790, l. 19 et 21; 850, l. 9; 876, l. 7. — Cf. aussi les inscriptions de Vijayanagar, n°s 460 (86), l. 56; 498, l. 8; 538, l. 29; des Cālukyas, n°s 571, l. 97; 573, l. 186; 591, l. 9; 592, l. 217; et des Rāṣṭrakūṭas (en pays tamoul!), n°s 284 et 285; et le śloka attribué à Bṛhaspati, cité par la *Smṛticandrikā* de Devaṇṇa (XIII^e siècle) :

anācchedyam anāhāryaṃ sarvabhāvyavivarjitam

candrārkaśamakālinaṃ putrapautrānvayānugam ||

(Cf. BURNELL, *South-Indian Palaeography* (p. 97).

L'imprécation menaçant les sacrilèges de supplices aussi longs que la durée du soleil et de la lune, est attestée au Champa ⁽¹⁾ et à Java ⁽²⁾. S'il est vrai que l'emploi de ces phrases consacrées reflète un groupement dynastique, la présence simultanée de celle-ci dans l'épigraphie des trois grands royaumes indiens d'Extrême-Orient est très significative.

III. — UNE NOUVELLE INSCRIPTION DU PHNOM BÀKHEŦ.

M. DE MECQUENEM a récemment découvert dans la tour centrale du monument de Phnom BâkheŦ, sur le piédroit Est de la porte Nord, une inscription très bien conservée, qui comprend quinze lignes (deux en sanskrit et treize en khmèr) dont voici la transcription :

- (1) *om namaç çivāya ° viyadgrahaiçvaryyaçubhodayaç çrī-
rājendravarṃmeçvarasūnur āsīt
rājanyavañçāmvaranīrajā —
(2) rājā jayī çrījayavarmmadevaḥ ||
yadvāhudandam āçrītya yūnāpi kalinādhunā
vṛddhas sañcālito dharmmo na skhalaty e[va] — ~ — ||*
- (3) *890 çaka nu mān vraḥ çāsana dhūlī vraḥ pāda dhūlī jeñ vraḥ kamrateñ
añ çrījayavarmmadeva ta kaṃsteñ añ rājā[k]u[lamahā](4)mantri
nu caturācāryya nu mratāñ çrīlakṣmīndropakalpa pre camloñ vraḥ
pāñjiya ta gi vraḥ saṃphutikā vraḥ kalp[ana]... (5)ya vraḥ çāsana
dhūlī vraḥ pāda dhūlī jeñ vraḥ kamrateñ añ çrīyaçovarmmadeva nu
vaçaka ta gi vraḥ saṃphutikā 82...(6) nu nivedana anak ta pamre
ta vraḥ kamrateñ añ çrīyaçodhareçvara sruk udyāna pramān puran-
darapura amraḥ anak kanloñ | gho, etc..*

C'est-à-dire en substance :

« Il fut un roi victorieux, fils de Çrī Rājendravarṃmadeva, Çrī Jayavarṃmadeva, qui commença à régner en 890.

« Appuyé sur le bras de ce roi comme sur un bâton, le vieux Dharma, secoué par le jeune Kali, ne trébuche même pas.

« 890 çaka : Ordre de S. M. Çrī Jayavarṃmadeva au Kaṃsteñ añ Rājakulama-hāmantri, au Caturācāryya et au Mratāñ Çrī Lakṣmīndropakalpa, prescrivant de faire copier le registre des *saṃphutikā*, ordonnances (*kalpana*),... édits (*çāsana*) de S. M. Çrī Yaçovarmmadeva. Aux termes de la *saṃphutikā* : 82.... [Suit la liste des gens affectés au service du Seigneur Çrī Yaçodhareçvara, et fournis par le village (*sruk*) d'Udyāna, district (*pramān*) de Purandarapura. Chef (*amraḥ*) : l'anak Kanloñ ; puis vient l'énumération des serviteurs qualifiés, comme à l'ordinaire, *gho*, *sī*, *tai*, *gval*, *lap*, *gho lvan*, *sī lvan*, etc.] »

(1) ISCC, p. 213 et 228.

(2) *Kawi-oorkonden*, p. 6 (I), 10 (II). — KERN, *Oudjavaansche Eedformulieren op Bali gebräukelijk*, Bijdragen, III, 8 (1873), p. 213.

Le texte sanskrit ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà. L'avènement, en 890 çaka, de Jayavarman V, fils de Rājendravarman, est un fait historique connu depuis longtemps. Mais le texte khmèr nous donne le nom du monument de Bākheñ : Yaçodhareçvara. Ce vocable est intéressant : il prouve d'abord que le temple était çivaïte ; il permet aussi de fixer approximativement la date de sa construction. On sait en effet que toutes les fondations de Yaçovarman, à Añkor thoṃ et à l'entour, portent des noms commençant par Yaçodhara^o : Yaçodharapura, Yaçodharāçrama, Yaçodharagiri (Bāyon), Yaçodharataṭāka (Thnāl Bārày). Yaçodhareçvara complète trop bien la série pour qu'on ne songe pas à y voir une œuvre du même roi. « La construction du temple, dit d'ailleurs M. AYMONTIER (*Cambodge*, t. III, p. 78), dut précéder ou suivre de près celle de la grande capitale voisine. Les analogies de cet édifice avec tous les autres grands monuments de cette époque, IX^e siècle environ, sont trop considérables pour laisser entrevoir une autre hypothèse. » Au demeurant, l'inscription khmère semble rappeler, ainsi qu'on va le voir, une ancienne prescription de Yaçovarman relative au temple de Yaçodhareçvara.

Ce texte présente, comme tous les textes similaires, certaines difficultés d'interprétation, imputables cette fois aux mots sanskrits ou soi-disant tels. Une chose est sûre, c'est qu'en 890 çaka, l'année même de son avènement, Jayavarman V prescrivit à certains dignitaires ⁽¹⁾ de faire copier le ou les registres ⁽²⁾ contenant les édits de Yaçovarman ou peut-être simplement de les remettre en vigueur. Une malencontreuse lacune à la fin de la cinquième ligne empêche malheureusement de dire avec certitude quel lien rattache cet ordre général à l'objet particulier de l'inscription exprimé par les mots *nu vaçaka ta gi vraḥ saṃphutikā* 82... La lecture n'est pas douteuse ; on n'en peut dire autant de l'interprétation.

Nu, quand il n'est pas copule, est une particule à peu près vide de sens qui marque le début d'une phrase.

Vaçaka ne se trouve pas dans les lexiques sanskrits. C'est vraisemblablement un dérivé de *vaça* (P. W. « Willen, Wunsch, Belieben »). Les mots sanskrits figurant toujours dans les inscriptions khmères sous leur forme thématique, *vaçaka* équivaut peut-être à *vaçena*, *vaçāt*, *vaçatas* (P. W. « auf Geheiss, in Folge, in Veranlassung von »). C'est ce que j'ai supposé dans la traduction.

Saṃphutikā est aussi inconnu aux lexiques que *vaçaka*. Il figure à la ligne précédente (l. 4), à côté de *kalpana* et de *çāsana*, et désigne donc quelque

(1) Le Rājakulamahāmantri est le célèbre ministre de Rājendravarman. Le Caturācārya (ou les quatre ācāryas ?) figure à côté de lui dans une inscription de 888 çaka (Phnom Kañvā, Inv. n^o 231, 2^o).

(2) *Caṃlon*, actuellement  *čaṃlañ*, « copier ». *Pāñjiya*, aujourd'hui 
bañči, « catalogue, registre ».

document officiel émanant du roi. Il existe un mot *saṃpuṭikā* ou *saṃputaka* (dérivé de *saṃpuṭa*), qui signifie « cassette » (*samudrakah saṃputakah*, Amarakoṣa, II, vi, 3, 40), et peut-être « enveloppe » (HEMĀDRI, *Caturvargac*, t. I, p. 560, l. 4). Ce mot a pu signifier « étui à lettres » et prendre ensuite le sens de « lettre, écrit » : le cambodgien សំបុត្រ *saṃbōt*, « lettre », (écrit *saṃputra*) se rattache sans doute à la même origine.

Reste le nombre 82, précédant immédiatement la lacune de trois ou quatre caractères. S'ils ne représentent pas simplement le total des serviteurs du temple énumérés plus bas (c'est à peu près le nombre auquel on arrive en tenant compte de quelques lacunes), ces deux chiffres sont les deux premiers d'une date se rapportant au règne de Yaçovarman, peut-être celle de la *saṃpuṭikā*.

Dans l'un comme dans l'autre cas, il semble bien que la publication (*nivedana*) de la liste des gens affectés au service du Yaçodhareçvara ⁽¹⁾ soit faite conformément à un ancien ordre de Yaçovarman : nouvelle preuve que le monument de Bākheñ a été construit au plus tard sous son règne.

IV. — LA GROTTTE DE POṆ PRĀḤ THVĀR (PHNOM KULÈN).

M. AYMONTIER (*Cambodge*, I, p. 427) et M. DE LAJONQUIÈRE (*Inventaire*, I, p. 310) ne sont pas tout à fait d'accord sur la place où se trouve gravée l'inscription de Poṇ PrāḤ Thvār, mais ils décrivent la grotte en termes à peu près identiques. « C'est, dit M. DE LAJONQUIÈRE, une sorte de long abri, près duquel coule un mince filet d'eau. Sur la paroi de cette grotte ont été sculptées quelques figures : au centre, deux personnages debout, de face, en sampot court rayé verticalement. Ils ont chacun cinq têtes : quatre de ces têtes, dont trois apparentes, regardent les quatre côtés, et une cinquième, au-dessus en pyramide, regarde de face. Le personnage de droite a huit bras, celui de gauche vingt-six. A gauche de ce groupe est une rangée de neuf adorateurs, assis sur des trônes, les mains jointes, tournés vers le centre ; à droite, une rangée de quatre autres adorateurs dans une position symétrique. »

Lisons maintenant l'inscription de sept lignes (7 *çlokas*) gravée sur la paroi de la grotte ⁽²⁾.

- | | |
|-----------------------------------|-----------------------------------|
| (1) <i>namaç çivāya yajjyotir</i> | <i>ujjvalad viçvato bhr̥ṣam</i> |
| <i>nikṛntati jāgadr̥ṣti-</i> | <i>tiraskṛtikaran tamaḥ </i> |
| (2) <i>dharmmāvāsapure jātyā</i> | <i>dharmmāvāsābhīdhānabhṛt</i> |
| <i>çuddhadharmmādhivāso yo</i> | <i>vudho dharmma ivābhavat </i> |

(1) Les pays d'Udyana et de Purandarapura étaient déjà connus par les « grands registres » (AYMONTIER, *Cambodge*, t. II, p. 469 et 470). Ils devaient se trouver aux environs d'Āṅkor.

(2) *Inventaire*, n° 172.

- | | |
|--|---------------------------------------|
| (3) <i>janmabhūbhurivibhave</i> | <i>bhavaty apy aviṣad vanam</i> |
| <i>yo bhikṣāvṛtityaho citraṃ</i> | <i>mahatām īhitam vata </i> |
| (4) <i>imāṃ ṣambhuguhābhikhyāṃ</i> | <i>sa guhāṃ svaguṇoktaye</i> |
| <i>vyāttāsyacriyam asyorvvī-</i> | <i>dharasyeva vyadhād vudhaḥ </i> |
| (5) <i>tatākam</i> ⁽¹⁾ <i>āṣmam etac ca</i> | <i>bhogi bhogadhṛtācyutam</i> |
| <i>tapastejastanūbhūta-</i> | <i>dugdhāvdhim iva sanniyadhāt </i> |
| (6) <i>pāvanāya pranayināṃ</i> ⁽²⁾ | <i>vyomatīrthābhidhānakam</i> |
| <i>idan tīrtham adṛṣyaṃ sa</i> | <i>dṛṣyatām anayan muniḥ </i> |
| (7) <i>bhasmapātram idaṃ pātra-</i> | <i>pratipāditakoṣakaḥ</i> |
| <i>akarot sa suraṣīṇām</i> | <i>imāṣ ca pratiyātāṇāḥ </i> |

- I. « Hommage à Çiva dont l'éclat brûlant répandu de toute part, disperse l'obscurité qui trouble la vue des créatures.
- II. « Le sage, qui portait le nom de Dharmāvāsa, parce qu'il était né à Dharmāvāsapura, et en qui résidait le pur Dharma, fut comme le Dharma en personne.
- III. « Bien que son pays natal fût très riche, il s'en alla dans la forêt. Ah ! merveilleuse aspiration des grands que de vivre d'aumônes ⁽³⁾ !
- IV. « Afin que l'on proclame ses vertus, ce sage a aménagé cette grotte nommée « grotte de Çambhu », qui est comme une jolie bouche ouverte dans cette montagne ⁽⁴⁾.
- V. « Près de là, il a fait cet étang de pierre, semblable à l'Océan de lait qu'il aurait manifesté par l'ardeur de son ascétisme, et intarissable grâce à la protection d'un Nāga [ou : avec Viṣṇu porté sur les replis du serpent.]
- VI. « Ce *muni* a rendu visible, pour servir aux ablutions de ceux qui le désirent, ce *tīrtha* nommé Vyomatīrtha qui était invisible (auparavant).
- VII. « Lui dont le trésor tient maintenant dans un bol, il a fait ce vase à cendres et ces images des Dieux et des Ṛṣis. ⁽⁵⁾ »

Cette inscription est une véritable monographie du Poṇ Prāḥ Thvār : elle répond à toutes les questions que l'archéologue se pose en face de cette grotte du Phnom Kulèn. Celle-ci s'appelait autrefois *Çambhuguhā* ou grotte de Çiva ;

(1) Corr. °ṣā°.

(2) Corr. *praṇa*°.

(3) Je ne me dissimule pas l'insuffisance de cette traduction, mais je ne puis pas en proposer de plus satisfaisante.

(4) Je prends *āṣyaṣṛī* dans le sens de « jolie bouche » : le P. W. donne en effet pour *mukhaṣṛī* le sens de « ein schönes Gesicht ». — L'auteur veut évidemment comparer l'ouverture de la grotte à une bouche ouverte.

(5) Selon le P. W., le terme *devarṣi* est un *tatpuruṣa* signifiant « ein göttlicher, unter den Göttern wohnender Ṛṣi ». Mais il n'y a pas d'impossibilité grammaticale à ce que *suraṣi* soit un *dvandva*, et la description des sculptures, qui représentent deux divinités entre deux rangées d'adorateurs, confirme cette acception.

elle servit de retraite au *muni* Dharmāvāsa qui avait quitté le monde pour vivre dans la solitude. La source qu'il fit jaillir et qu'il nomme Vyomatīrtha (*tīrtha* céleste) n'est pas encore tarie, et les reliefs qu'il sculpta sur les parois de la grotte sont encore visibles ; les deux figures centrales sont sans doute des images de Çiva, puisque Dharmāvāsa était un adorateur de ce dieu ; quant aux deux files d'adorateurs, ce sont deux rangées de *ṛṣis*.

Il ne manque que la date pour satisfaire complètement notre curiosité. On peut cependant l'inférer des caractères paléographiques de l'inscription. Ils indiquent nettement une période de transition entre l'écriture arrondie des règnes de Rājendravarman — Jayavarman V et l'écriture anguleuse de Sūryavarman II et de ses successeurs, donc, en gros, la fin du Xe siècle çaka. Or c'est précisément à cette époque que l'inscription de Phum Dà ⁽¹⁾ nous parle d'un certain Dharmāvāsa, qui portait en 976 çaka le titre de *khloñ vala*, « chef d'armée », et contribua à une fondation çivaïte. Au cas où il s'agirait du même personnage, l'inscription de Poñ Prāḥ Thvār daterait des dernières années du Xe siècle çaka.

V. — UNE INSCRIPTION D'UDAYĀDITYAVARMAN I.

Le monument de Pràsāt Khnà (Mlu Prei) que M. DE LAJONQUIÈRE signale comme particulièrement intéressant ⁽²⁾, a donné jusqu'à ce jour trois inscriptions : celle-ci est gravée sur le piédroit méridional du gopura de l'enceinte intérieure (*Inventaire*, n° 356 Sud). BERGAIGNE qui l'avait connue y avait lu la date d'avènement d'un roi nommé Udayādityavarman ⁽³⁾. Mais M. AYMONIER dans son *Cambodge* ⁽⁴⁾ et M. G. MASPERO dans son *Empire khmèr* ⁽⁵⁾ ont cru devoir supprimer de leurs listes chronologiques ce roi, dont l'existence — éphémère il est vrai — ne leur a pas paru suffisamment prouvée. Il importe de faire connaître cette inscription, qui non seulement met hors de doute la réalité d'un Udayādityavarman I, mais encore précise les relations généalogiques de ce dernier avec son prédécesseur Jayavarman V.

L'inscription, dont la Bibliothèque Nationale possède de bons estampages (n° 154 B [carton 18]), comprend 21 lignes, se décomposant en 11 stances, dont 6 *çārdūlavikrīḍita* (I, III, V, VI, IX, XI), 1 *vasantatilakā* (II), 2 *sragdharā* (IV, VII), 1 *āryā* (VIII), 1 *upajāti* (X).

Le début du texte est très ruiné. Il en reste pourtant assez pour que l'on puisse affirmer le caractère vishnouite des trois premières strophes d'invocation.

⁽¹⁾ BERGAIGNE, *Une nouvelle inscription du Cambodge*, J. A., 1882 (1), p. 231 ; AYMONIER, *Cambodge*, t. I, p. 363.

⁽²⁾ *Inventaire*, t. II, p. 47 (n° 315).

⁽³⁾ *Chronologie de l'ancien royaume khmèr*, J. A., 8^e sér., t. III (1884), p. 67.

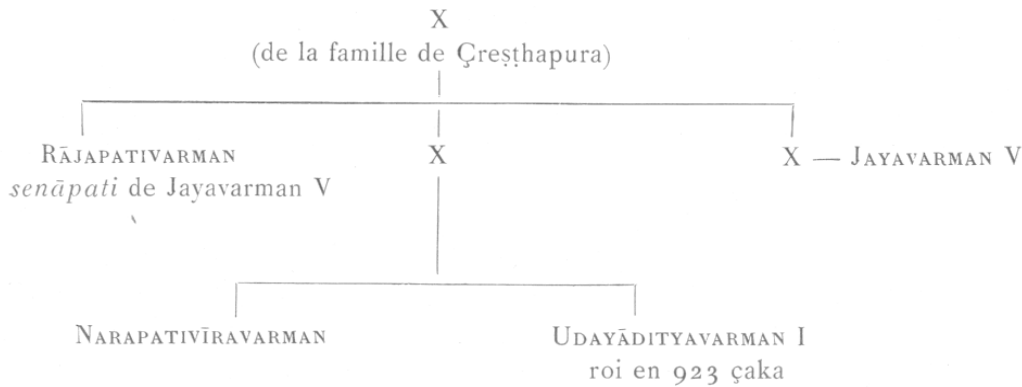
⁽⁴⁾ T. III, p. 496.

⁽⁵⁾ P. 37-38.

Mais c'est dans les deux stances suivantes, assez bien conservées, que réside tout l'intérêt du document.

La date d'avènement est sûre : c'est bien 923 d'une ère non spécifiée, mais qui ne peut être que l'ère *çaka*.

A première vue, le passage qui explique le lien de parenté unissant Udayādityavarman I, d'une part à son prédécesseur, d'autre part à l'auteur de l'inscription, manque de clarté : je crois cependant qu'il n'admet qu'une explication. Si j'ai bien compris, la mère d'Udayādityavarman avait un frère aîné, qui était *senāpati* de Jayavarman V, et une sœur cadette qui était femme de ce même roi. Udayādityavarman I se trouvait donc être le neveu de son prédécesseur ; il était en outre le frère cadet d'un certain Narapativīravarman qui est l'auteur de cette inscription destinée à commémorer la fondation d'une statue de Viṣṇu.



Les noms de Rājapativarman et de Narapativīravarman, désignant à n'en pas douter les deux mêmes personnages, se sont déjà rencontrés dans une inscription khmère de Prāsāt Čār (*Inventaire*, n° 257 Sud) datée 901 *çaka*, 5^e *ket de jyeṣṭha*, dimanche, *puṣyanakṣatra*. D'après l'interprétation de M. AYMONIER⁽¹⁾, Rājapativarman était déjà mort à cette date : une statue de Parameçvara sous les traits du défunt, et une statue de Bhagavatī sous la forme d'une aïeule de Narapativīravarman, devaient être élevées sur l'ordre du roi Jayavarman V. Les honneurs dont le souverain comblait cette famille s'expliquent tout naturellement, puisqu'il en faisait partie par sa femme.

Le texte de l'inscription, en général assez correct, présente les particularités ordinaires des inscriptions du Cambodge. L'écriture, à fleurons très développés, est élégante et remarquablement soignée.

I.

(1) *venaikena vitanvatā tanubhrtām ātmāntarāṇy ātmanā
bhinnājanta* ~ ~ ~ ~ ~

(2) *nānākāravikārarūpaṃ akhilan na svikṛtan tattvatas
taṃ vande harim* ~ ~ ~ ~ ~ ||

(1) *Le Cambodge*, t. II, p. 387.

II.

- (3) *yenāravindanilayan nijanābhipadmaṃ*
yo — ~ — ~ ~ — ~ — ~ — ~ —
(4) *vyākhyāyate nija ~ — ~ ram ādhipatyan*
nārāyaṇan ~ ~ — ~ — ~ — ~ — ~ ||

III.

- (5) *yasyātmendunabho ~ — ~ ~ nalakṣīty* ⁽¹⁾ *amvutīkṣnāñcubhir*
grāhyābhis tanubhir ~ — ~ ~ — — — ~ — ~ —
(6) *nirmūrttitvam udīravanti mu ~ — — — vaco nāspadan*
nirvāṇābhyudayādikāraṇa ~ — — — ~ — — ~ — ||

IV.

- (7) *āsīd āsīndhusandhes* ⁽²⁾ *sphuritaçarakaro* ⁽³⁾ *nirjītārativarggo*
rājendraḥ kamvujendrānvayagagaṇa ~ — — ~ — — ~ —
(8) *çrīmān yas tridvirandhrair dharaṇibhṛd udayādityavarmmmāgryakar-*
dorbhyām ūrvīm asahyām ahipati ~ ~ — — ~ — — ~ — ||
mmā

V.

- (9) *varmmāntaṃ yudhi nāma vibhrad ajitaç çrīrājapatyādi yas*
senānīr jJayavarmmaṇo vanibhṛtāṃ patyus supatnī ca yā
(10) *mātuç çreṣṭhapureçvarānvayabhuvō yasyāgrajas so nujā*
sā sodaryyatayābhavad varayaças tyāgādibhis sadguṇaiḥ ||

VI.

- (11) *yoddhre yuddhasamuddhatāya ripave divyaṃ sadivyaṅganān*
dātā lokam ihodayann atikṛte yo raṇyam ājer drute
(12) *uddhartur dharaṇīdharasya dharaṇīm ambhodhimagnāṃ purā*
līlāṃ lipsur ivoddadhāra patitān tāṃ viplavāvdhau punaḥ ||

(1) Sic.

(2) Lire : °sindhu°.

(3) Lecture conjecturale.

VII.

- (13) *kāman dagdhvā tadaṅgadyutinikhiladhanāny ātmasātkṛtya gātre
kīrttirbhūtārddhacandro* ⁽¹⁾ *ripujanabhayakṛt kālakūṭāgryavīryaḥ*
(14) *gaṅgāmbhassuprasādo yuganayanabhavadvahnitejānujātaḥ* ⁽²⁾
çarvvo sāv iṣvaro yas sakalaguṇanidhis sāmuvudhiṃ kṣmām arakṣat||

VIII.

- (15) *tasyāgrajo dhṛtāsīr yyudhi vairigaṇair udīrito ntāgniḥ
guṇagaṇamaṇinīranidhiḥ çrīnarapativīravarmā yaḥ* ||

IX.

- (16) *preṅkhadkhadgabhr̥tānujena* ⁽³⁾ *jayinā yas tena yuddhe yuto
durdharṣo rigaṇair ivāmarapatiḥ çrījāninā sārīṇā*
(17) *yatkāruṇyasuvr̥ṣṭihṛṣṭahṛdayāny etāni çuṣkāny api
prārūḍhāni punaḥ phalanti ca jagatsasyāni bhāntā āyugāt* ||

X.

- (18) *vidyāç catasraç caturasya yasya
ruciprakāçena kṛtaprakarṣāḥ*
(19) *vivṛddham īyur jjagatām samṛddhyai
pūrṇnodupasyeva payodhimālāḥ* ||

XI.

- (20) *tasmin dharmmanidhau payodhiraçaṇām* ⁽⁴⁾ *kṣoṇīm pradāyānuje
kāntān nispr̥hadhīr yyuvāpi sa vaçī vaddhāsīdhārāvratāḥ*
(21) *sadbhaktir haraye hariṇ kalijite haimaṃ svamūrttiṃ parām
prādād utsavayāyinaṃ suracitan tan tārātārksyasthitam* ||

TRADUCTION.

I, II, III. (ruinées).

IV. — Il fut un roi qui avait fait briller jusqu'à la frontière du Sindhu la grêle de ses flèches, qui avait vaincu la foule de ses ennemis, ... (soleil ou lune) de ce ciel qu'est la famille des rois des Kambujas, le vénérable Udayādityavarman, maître de la terre par 3, 2 et les (9) ouvertures (= roi en 923), accomplissant des actes excellents, ... (ayant rendu) par ses deux bras la terre inexpugnable.....

(1) Lire : *kīrttibhūtā*.

(2) Lire : *otejo nujātaç*.

(3) Lire : *preṅkhat*.

(4) Lire : *oṛaçaṇām*.

- V. — La mère de ce roi, qui descendait de la famille de Çreṣṭhapura, eut un frère et une sœur, nés tous deux de la même mère qu'elle, renommés pour leur libéralité et leurs autres vertus : lui, l'aîné, fut dans la bataille le général victorieux de Jayavarman et porta un nom commençant par Rājapati et finissant par Varman ; elle, la cadette, fut l'épouse de ce maître des rois (Jayavarman).
- VI. — Donnant le Ciel avec les Āpsaras au guerrier ennemi arrogant dans le combat, se manifestant ici-bas... ⁽¹⁾, désirant en quelque sorte renouveler le jeu de Viṣṇu qui avait autrefois délivré la terre enfoncée dans l'Océan, il retira encore une fois (la terre) de l'océan de calamités dans lequel elle était tombée.
- VII. — Ayant brûlé Kāma et réuni dans son propre corps tous les trésors de splendeur émanant des membres de ce (Kāma), portant sa gloire en guise de croissant de lune, causant la terreur de ses ennemis, possédant le pouvoir irrésistible du Kālakūṭa, paré de la clarté des eaux de la Gaṅgā, doué de l'éclat du feu jaillissant de ses deux yeux, ce maître (Īṣvara), ce vrai Çarva, réceptacle de toutes les vertus, né le second, protégea la terre avec l'Océan.
- VIII. — Son frère aîné, qui portait l'épée dans le combat et que les troupes ennemies comparaient au feu final, fut Çrī Narapativīravarmaṇ, océan de joyaux (qui étaient) la foule de ses vertus.
- IX. — Lorsque, dans la bataille, il était accompagné de son frère cadet victorieux et agitant son glaive, on eût dit Indra redoutable pour les légions ennemies, suivi de l'époux de Çrī ; même desséchés, les grains qui sont les hommes, ayant le cœur [ou : le noyau] réjoui par la bonne pluie qui est sa compassion, germent de nouveau, donnent des fruits et brillent jusqu'à (la fin) du *yuga* (?).
- X. — Les quatre *vidyās* que la clarté lumineuse de cet homme habile avait élevées au-dessus de tout, augmentèrent pour la prospérité du monde, comme les guirlandes (formées par les vagues) de la mer (à la clarté) de la pleine lune.
- XI. — Ce maître, exempt de désirs, bien qu'il fût jeune, assumant une entreprise très difficile, donna comme épouse à son cadet (Udayādityavarman), refuge du *dharma*, la terre entourée des mers ⁽²⁾ ; rempli de dévotion, il donna à Hari, vainqueur de Kali, cette superbe statue d'or de Hari monté sur Garuḍa, qui est destinée à sortir (du sanctuaire) à l'occasion des fêtes, et qui est son image future ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Je ne saisis pas le sens de *atikṛte raṇyam ājer drute*. Les trois derniers mots signifient bien : *ayant quitté le combat pour s'enfuir dans la forêt*. Mais *atikṛtā* m'embarrasse, et je ne vois pas comment rattacher ce locatif absolu au reste de la phrase.

⁽²⁾ Il doit y avoir là une allusion à quelque campagne victorieuse de Narapativīravarmaṇ, frère aîné du roi.

⁽³⁾ C'est-à-dire que la statue était censée représenter les traits du donateur, qui se discernait ainsi, dès son vivant, les honneurs de l'apothéose. Cf. *Note sur l'apothéose au Cambodge*, Bull. Comm. Arch. Indochine, 1911, p. 44.

- XV. *mūrdhābhiṣekam āpannam* (14) — — — — —
 — — — — — *uktau yam anvagrāha yadguruh* ||
- XVI. *aṣṭaviṇṣatidhā ṣaivī pañcadhādhyātmanai* (15) ~ —
 — — — — — *sya kamale sthitā* ||
- XVII. *bhramitvā matimanthādrim uddhṛtyārtharasāmṛtam*
ya (16) — — — — — ~ *vivudhān* ||
- XVIII. *guṇāntarajñas sumahān satkāryyārambhabhāsvaraḥ*
vivekī yo pi dhī (17) — — — — — [||]
- XIX. — — — — — *nekapravandham amalam yaçaḥ*
kṣetrajñatattvavad yaśya bhuvaneṣu prasāri (18) [tam]
- XX. — — — — — ~ *yeṣu ca*
rājājñā munivṛndeṣu samam yogeṣu dhāraṇā ||
- XXI. *svabhāvo yaśya* (19) — — — — — ~ — —
 — — — *kṣamālādyaḥ paścād rājā tu pūjakaḥ* ||
- XXII. *hiraṇyarucinā te* (20) [na] — — — — —
 — — — — — *jñana (?) kṛto yaṁ pustakāçramah* |
- XXIII. *adhyāpakādhyetrhitaiḥ* (21) — — — — —
 — — — — — [sar] *vānām çastrānām çastavuddhinā* ||
- XXIV. *sarasvatīpadaja* (22) — — — — — ~ — —
 — *rur ddeyaç ca tair (?) eva haraye hārikarmmaṇe* ||
- XXV. *idaṁ* (23) — — — — — ~ *viphalam vadānaghāḥ*
 — — *varmmitāvagrahaçoṣi* (24) — — ~ *ānvitam* ||

Ce lambeau de texte n'est pas susceptible d'une traduction suivie. On voit seulement qu'après une invocation çivaïte, l'auteur énumérait les rois qui se sont succédé sur le trône depuis Yaçovarman jusqu'à Rājendravarman. La *praçasti* de ce dernier — ou peut-être de son successeur Jayavarman V — remplissait les stances suivantes; puis venait l'éloge du *guru*; et enfin, avant les imprécations finales, l'objet même de l'inscription était exprimé en ces termes (st. xxii): « Par cet Hiraṇyaruci . . . a été fait ce *pustakāçramah*. »

Dans l'épigraphie cambodgienne, le terme *āçrama* semble avoir un sens assez vague et désigner souvent autre chose qu'un monastère ou un ermitage. Dans bien des cas, le mot « édifice » est celui qui le traduit le mieux. Aussi *pustakāçramah* correspond-il assez exactement à « bibliothèque ». D'autre part, la présence du déterminatif *ayaṁ* ne laisse pas de doute sur l'emplacement du monument où les manuscrits étaient déposés : le petit édicule qui porte l'inscription était donc sûrement la bibliothèque du temple de Pràsàt Khnà.